

TIERS MONDE ET SCIENCE LITTÉRAIRE
VERS UN NOUVEAU CONCEPT DE LITTÉRATURE NATIONALE ¹

Albert Gérard
Université de Liège

Les spécialistes de la littérature comparée, - dont l'essence et la justification est de ne pas être une spécialité -, considèrent généralement que leur discipline est née en réaction contre la suprématie du concept de "littérature nationale". Il est de fait que l'introduction de l'esprit scientifique (particulièrement sous la forme de la perspective historique) dans les études littéraires entre les Lumières et le Romantisme donna lieu dès l'origine à deux orientations diamétralement opposées. D'un côté, la science littéraire officielle, académique et sorbonnarde, s'inféodait de bon cœur à l'idéologie dominante de l'époque, celle de l'Etat-Nation: s'efforçant de mieux connaître (en vue de célébrer) la "littérature nationale", elle avait le sentiment de consolider l'unité de la nation et d'asseoir plus confortablement le prestige de l'état. Des esprits plus aventureux, toutefois, illustrant le "cosmopolitisme" des Lumières en France aussi bien que l'universalisme romantique en Allemagne, tendaient vers un concept auquel Goethe allait donner le nom de Weltliteratur. Créateurs du comparatisme, ils voulaient transcender les limites que le babélisme hurain semblait imposer aux études littéraires et dont les autres arts ne souffraient pas. L'impulsion comparatiste consistait en première instance à étudier les corrélations existant entre deux ou plusieurs "littératures nationales modernes".

Ce modeste propos était déjà bien subversif et bientôt apparut ici et là un comparatisme officiel et académique qui se consacrait surtout à scruter et documenter l'influence de sa littérature nationale sur les littératures étrangères ou encore à étudier l'image que donnent de son peuple les littératures des peuples étrangers. Ainsi l'abord international et translinguistique de la littérature se trouvait récupéré au profit du chauvinisme régnant.²

Le trait commun à ces différentes dérives était la conviction que l'on savait ce qu'est une littérature nationale: il s'agissait de la littérature écrite dans la langue d'une nation, d'un peuple uni, précisément, par sa langue aussi bien que par l'ensemble d'institutions qui constituent l'Etat. Etat, peuple, nation, langue: quatre termes étroitement liés, s'appliquant tous à la même unité, cela semblait aller de soi.

Dans le domaine français, l'exemple le plus remarquable, tant par sa qualité que par sa diffusion, est l'immensément célèbre Histoire de la littérature française de Gustave Lanson. Car une équivoque fondamentale apparaît dès le moment où on se demande si Lanson a voulu faire l'histoire de la littérature produite par les Français ou celle de la littérature produite en français. En d'autres termes, si le critère de base est d'ordre politico-linguistique ou d'ordre humain et national. La réponse est d'une évidence aveuglante: on cherchera vainement dans les quelque cent cinquante pages que Lanson consacre au moyen âge un exposé si bref soit-il de l'histoire de l'admirable littérature produite en langue d'oc pendant plus de deux siècles par les peuples du sud de la France. Celle-ci n'est mentionnée qu'occasionnellement, dans la seule mesure où elle a pu influencer ce qui fait l'objet propre des études de Lanson: la littérature écrite dans les dialectes de langue d'oïl qui sont à l'origine du français moderne.

Ceci n'a rien d'un cas d'espèce: il est exceptionnel qu'une histoire de la littérature espagnole, c'est-à-dire, castillane, consacre un chapitre à la littérature catalane et qu'une histoire de la littérature anglaise mentionne les littératures galloise et encore moins gaélique. Cependant, toutes ces littératures rédigées dans les langues "marginales" parfois "mortes" assassinées ont été produites sur le territoire des Etats dont il est question: de la France, de l'Espagne, du Royaume-Uni; elles font partie du patrimoine littéraire des peuples qui constituent aujourd'hui ces nations, ayant été créées par les ancêtres de gens qui sont aujourd'hui des Français, des Espagnols, des Britanniques (voire des Anglais!). La raison de ce curieux phénomène réside évidemment dans l'hégémonie de l'Etat-nation au début du XIX siècle, ou plutôt des quelques Etats nationaux qui, à l'époque, tenaient le premier rang dans les jeux de l'Histoire. Il eût été dangereux pour le pouvoir en place dans chacun de ces Etats de stimuler la conscience d'une identité linguistique différente dans certaines régions du pays. Les langues elles-mêmes ayant été détruites, il ne convenait pas que les hommes de science fissent surgir leurs spectres, mettant en danger l'unité organique (qui est essentiellement linguistique et culturelle) de l'Etat. Ces pays étaient ceux de l'Europe occidentale. C'est là que l'histoire littéraire a commencé à se constituer en science, et elle l'a fait dans le seul sens acceptable pour l'ordre établi.

A cette époque, deux entités collectives, - qui d'ailleurs se recouvrent en partie -, ne correspondaient pas au schéma de l'Etat-notion. D'une part, les pays de langue allemande étaient morcelés en une multitude de petites principautés autonomes allant du royaume de Bavière aux villes hanséatiques: tout au long du siècle, les pays de langue allemande, guidés en fin de compte par la Prusse, s'efforcèrent de faire coïncider les limites territoriales de la langue et de l'Etat; le projet fut repris par Hitler et mené au terme de ses conséquences logiques dans le concept du Groszdeutschland.

A l'autre extrémité se trouvait le Kakanien de Musil, l'état austro-hongrois, impérial et royal, mosaïque de langues et de littératures, dont une partie

importante relevait du Deutschtum. La même idée d'Etat-nation qui avait favorisé le regroupement des pays de langue allemande, favorisa, sous la forme du "principe des nationalités" le démantèlement de l'état austro-hongrois.

Dans le contexte particulier qui nous occupe, il est essentiel de noter que l'historiographie de la littérature allemande se fonde entièrement sur la langue: on ne conçoit pas un manuel digne de ce nom qui élitinerait Grillparzer, Kafka ou Durrenmatt. Parallèlement, on notera aussi qu'il n'existe pas d'histoire littéraire de l'Empire austro-hongrois bien que cet Etat ait engendré une production abondante et remarquable en allemand, en polonais, en tchèque, en hongrois, en slovène, en serbo-croate (on voudra bien excuser les oublis éventuels). Cette absence est évidemment un symptôme du manque de sentiment d'unité nationale parmi les élites intellectuelles et créatrices de cet empire polyglotte et polyethnique; avec le recul de l'histoire, elle apparaît comme un signe avant-coureur de la dissolution, qui semble aujourd'hui avoir été inévitable, de cet Etat hybride.

La question que nous devons nous poser est la suivante: cette hégémonie de l'unité linguistique dans la définition de la "littérature nationale" restera-t-elle tolérable à l'avenir?

Dès la mise en application du Traité de Versailles, le principe des nationalités manifesta ses limites, qui relevaient surtout de l'économie et de la haute stratégie politique. Il s'avéra impossible que toute nation, - c'est-à-dire toute entité collective dont la cohésion organique était attestée par son unité linguistique -, donnât lieu à un état viable: l'entité hybride austro-hongroise fut divisée en entités assez homogènes (comme l'Autriche et la Hongrie) et en entités tout aussi hétérogènes (comme la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie). Ces pays nouveaux, - dépourvus de puissance et de prestige comme l'avaient été depuis 1830 cet autre Etat hybride, la Belgique, et depuis bien plus longtemps encore la Suisse -, n'exercèrent aucune influence sur les postulats de l'historiographie littéraire, postulats renforcés au contraire par la croissance d'autres états nationaux d'importances diverses, depuis les Etats-Unis jusqu'à la Pologne en passant par l'Italie.

Mais au milieu de notre siècle, la situation changea de fond en comble. En effet, la décolonisation, le démantèlement des Empires bâtis par l'Europe occidentale, l'accès à l'indépendance de pays nouveaux en Asie d'abord, puis en Afrique, la volonté affirmée et fréquemment suivie de maintenir les frontières arbitraires établies par les colonisateurs au gré des caprices de leur puissance: tout ce processus aboutit en une vingtaine d'années seulement au fait que l'Etat plurilingue et polyethnique, encore exceptionnel il y a un quart de siècle, est devenu la norme statistique. Or, les problèmes d'historiographie littéraire qui se posent à lui sont fondamentalement différents de ceux qui ont préoccupé les spécialistes nationaux jusqu'à présent. Il convient donc de s'inquiéter des orientations que la discipline sera amenée à suivre au cours du prochain siècle afin d'élaborer les méthodes qui en faciliteront le progrès.

Il est une première évidence dont nous devons tenir compte: même si nous pouvons adresser des prières et brûler des cierges aux puissances supérieures pour qu'elles instaurent une communauté mondiale pacifique et démocratique, dans l'avenir prévisible la science restera contrôlée par les mêmes pouvoirs qui contrôlent les Etats.

Cela étant, d'autres évidences en découlent: tout Etat ethniquement (et linguistiquement) hétérogène connaît des tensions centrifuges, que l'on appelle suivant les lieux, régionales, nationales ou tribales. A preuve: l'éclatement de l'Empire des Indes; les difficultés qu'éprouve le Viet-Nam à reconstituer l'ancienne unité indochinoise; les innombrables coups d'Etat qui ont ensanglanté l'Afrique au cours du dernier quart de siècle et qui sont presque toujours d'origine ethnique, même si on les affuble d'étiquettes idéologiques occidentaloides. En second lieu, l'intérêt majeur des dirigeants de tout Etat est de maintenir son intégrité territoriale pour ne pas diminuer la base de sa viabilité économique, qui définit aussi l'étendue de leur propre pouvoir. Troisièmement: pour tout dirigeant doté d'un minimum d'intelligence, - ils ne semblent à vrai dire constituer qu'une minorité, mais si les autres sont les plus nombreux, ils sont aussi les moins durables -, il est plus expédient, plus habile, plus efficace, de s'opposer aux aspirations centrifuges par le consensus que par la force brute.

Ce besoin d'un consensus détermine les formes que prendront à l'avenir et la création littéraire et l'étude des oeuvres. Un tel propos s'illustre par quelques exemples relevant de la littérature africaine. ³

Le Nigéria est sans aucun doute l'Etat le plus puissant et le plus avancé de l'Afrique noire. Il a réussi à surmonter le danger d'éclatement qui se manifesta de manière sanglante six ans après l'Indépendance. Il n'en reste pas moins composé de très nombreuses ethnies dont chacune a son identité linguistique et son identité littéraire (même si celle-ci ne peut en général s'exprimer que par un art oral). Trois de ces ethnies ou nations ont une importance démographique, politique et littéraire exceptionnelle. Ce que le monde extérieur connaît de la littérature nigériane est rédigé en anglais et produit presque exclusivement par des auteurs appartenant aux ethnies Ibo et Yoruba. L'étranger a tendance à croire que c'est là la "littérature nationale" du Nigéria⁴. Il n'en est rien. Ce point de vue pourrait être accepté par les Ibos, qui n'ont guère écrit dans leur propre langue⁵. Mais il serait sans aucun doute rejeté par les Haoussas qui détiennent une grande partie du pouvoir étant donné qu'ils constituent l'ethnie majoritaire; en outre, ils ont produit une abondante littérature en arabe et en haoussa, celle-ci pouvant être écrite en caractères arabes ou romains⁶. Leur point de vue serait sans aucun doute partagé par les Yoroubas, qui ont témoigné d'une fécondité littéraire égale en anglais et dans leur propre langue. La littérature nationale du Nigéria existe donc en plusieurs langues. Aucun historien ne peut prétendre en rendre compte de manière acceptable pour les Nigériens eux-mêmes s'il ne prend en charge ces divers courants linguistiques.

La situation du Nigéria n'a rien d'exceptionnel. Seuls quelques petits Etats africains comme le Lesotho, le Botswana, le Burundi, le Rwanda ou la Somalie sont linguistiquement homogènes. Il est vrai que les anciennes colonies françaises n'ont pour la plupart produit aucune littérature vernaculaire écrite: la glottophagie⁷ qui accompagne généralement l'oppression politique s'y est déployée à loisir, comme elle l'avait fait au XIII^e siècle en Occitanie et par la suite en Amérique "latine"; rencontrant, comme ailleurs l'anglais ou le portugais, le besoin d'une langue commune pour assurer l'administration d'un Etat moderne plurilingue, le français, - comme le portugais et au contraire de l'anglais -, a été et est encore officiellement favorisé par opposition aux langues africaines, bien que certains mouvements se dressent contre cette politique linguistique et littéraire.

Mais le cas le plus complexe, dont l'évolution prochaine sera sans doute suivie avec autant de fascination que d'angoisse, est celui de l'Afrique du Sud. Dans ce pays merveilleusement doté par la nature et dont une population extraordinairement diversifiée garantit l'exceptionnelle fécondité littéraire, tout peut arriver: la perpétuation d'un statu quo peu acceptable; un holocauste; un double holocauste; mais aussi une évolution qui abolirait les injustices particulières que l'apartheid ajoute aux inégalités inévitables de la condition humaine, non pas pour de chimeriques aspirations humanitaires, mais pour ces bonnes et solides raisons économiques que les dirigeants de l'industrie sud-africaine ont commencé à expliquer. Si l'espoir existe que la République Sud-Africaine subsiste en tant qu'Etat en voie de démocratisation, unifié par un ensemble d'institutions communes acceptables à tous, il est clair que la pluralité linguistique de sa population devra être acceptée dans une commune volonté de compréhension réciproque. A l'heure présente, chaque littérature (je parlerais ici d'Einzelliteratur) a suivi son cours autonome dans la ségrégation⁸. En langue européenne, c'est-à-dire en anglais, la littérature des Blancs s'éprouve comme un chétif rseau provincial relié à l'énorme tronc de la littérature anglaise intercontinentale, tandis que la littérature des "non-blancs" s'anéantit en exil ou en prison. Les oeuvres produites dans les sept langues bantoues officielles prospèrent commercialement dans le conformisme imposé par la censure. De toutes les littératures du pays, la plus abondante, et la seule qui soit étudiée d'une manière réellement approfondie, est écrite dans une langue qui est à la fois européenne par ses origines et africaine par le lieu unique où elle est utilisée: l'afrikaans. Ces diverses littératures ont été étudiées d'une manière inégale et en tout cas isolément. Ensemble, pourtant, elles constituent la littérature nationale de la république. Son unité se manifeste le plus clairement aujourd'hui dans une hostilité généralisée à l'inhumanité, à l'immoralité, à l'irrationalité hypocrite d'institutions qui prétendent faire régner l'inégalité par la brutalité au nom de l'Evangile du Christ. La censure veille à ce que ce rejet ne soit pas perceptible dans les littératures vernaculaires, dont les auteurs évitent l'essentiel, presque ostensiblement. Mais en anglais il pénétra dans la littérature des Blancs dès les années 50; parmi les "non-blancs" il inspira d'admirables et émouvants récits pendant

les années 60; et, pendant les années 70, une poésie dont l'ironie ésotérique raffinée échappe aux ciseaux épais des censeurs. En ces mêmes années 70, les meilleurs les plus créateurs de l'intelligentsia afrikaner ont rejoint leur compatriotes dans cette protestation⁹.

Multiplicité des ethnies, des langues et éventuellement des races; unité des thèmes, des attitudes, des préoccupations: ainsi se présentera, au XXI^e siècle, la littérature nationale de la majorité des Etats d'Afrique et du monde. Pour mettre en relief cette unité et ainsi favoriser sur le plan qui nous concerne ici la cohésion de la nation, - ce qui a toujours été une fonction extra-scientifique mais essentielle de la science littéraire - il va de soi que ces littératures nationales ne pourront être valablement étudiées qu'avec les méthodes translinguistiques et pluridisciplinaires du comparatisme.

NOTES

1. Exposé présenté à un symposium de littérature comparée organisé à Ohrid (Yougoslavie) du 20 au 26 août 1981 par l'Université de Skopje et l'Association Internationale de Littérature Comparée. Publiée Cultures et Développement, XIV (1982) 1:73-80.
2. Pour des indications détaillées sur l'histoire et les buts de la littérature comparée comme discipline depuis la publication de l'important ouvrage d'Etienne, Comparaison n'est pas raison (1963). voir: A. Cloranesco, Principios de literatura comparada (1964); J. Brandt Corstius, Introduction to the Comparative Study of Literature (1967); Cl. Pichois et A. Rousseau, La littérature comparée (1967); U. Weisstein, Einführung in die vergleichende Literaturwissenschaft (1968, tr. angl. 1973); Haskell M. Block, Nouvelles tendances en littérature comparée (1970); H. Dyserinck, Komparatistik. Eine Einführung (1977).
3. Dès les années 60, les littératures africaines soulevèrent un intérêt considérable aux Etats-Unis et en Union soviétique. Pour une vue panoramique, on se reportera notamment à O.R. Dathorne, The Black Mind. A History of African Literature (1974), ainsi qu'aux travaux d'une équipe tchèque, traduits en anglais sous le titre de Black Africa: Literature and Language (1976). Le lecteur francophone ne dispose guère que de la version française d'un ouvrage très dépassé de Janheinz Jahn, Geschichte der neo-afrikanischen Literatur (1966) et du petit précis d'Alut Nordrann-Seifer, La littérature néo-africaine (1976). Sur les littératures vernaculaires, voir Albert Gérard, Four African Literature: Xhosa, Sotho, Zulu, Arharic (1971) et African Language Literatures: An Introduction to the Literary History of Sub-Saharan Africa (1981).

4. Plusieurs recueils d'études ont déjà été consacrés à la littérature anglaise du Nigeria. Citons en particulier Margaret Laurence, Long Drums and Cannons: Nigerian Dramatists and Novelists, 1952-1966 (1969); Bruce King et al., Introduction to Nigerian Literature (1971) et Bernth Lindfors et al., Critical Perspectives on Nigerian Literature (1976). L'emploi du mot "littératures" au pluriel dans le titre de ce dernier recueil est significatif.
5. Il est révélateur que l'ouvrage d'Ernest Erenyonu, The Rise of the Igbo Novel (1978) parle principalement d'œuvres écrites en anglais.
6. Bien qu'il n'existe encore aucune étude d'ensemble sur la littérature haoussa, l'intérêt de cette tradition vernaculaire est bien marqué dans le livre de Mervyn Hiskett, A History of Hausa Islamic Verse (1975).
7. Sur ce sujet, voir Louis-Jean Calvet, Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie (1974).
8. Mère le récent (et excellent) ouvrage de Stephen Gray, Southern African Literature: An Introduction (1979) s'intéresse essentiellement à la production en langue anglaise. L'histoire littéraire du xhosa a fait l'objet du remarquable essai d'Archibald C. Jordan, Towards an African Literature. The Emergence of Literary Form in Xhosa (1973). La thèse d'Ezekiel Mphahlele, The African Image (1962), récemment republiée dans une version élargie, est en somme le seul ouvrage de quelque importance qui se place dans une perspective plurilingue.
9. Rappelons, à cet égard, que plusieurs romans d'Etienne Leroux et d'André Brink, ainsi que des poèmes de Breyten Breytenbach ont été traduits en français.